Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 19 (1945)

Heft: 2

Buchbesprechung: Comptes rendus bibliographiques

Autor: Bonnard, G.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Jules Michelet, *Le Peuple*, publié et introduit par René Bray, 1 vol., pp. 306, Lausanne, Editions La Concorde, 1945.

En 1846, ce livre venait à son heure. Il connut un succès immédiat, mais sans lendemain. Imprimé quatre fois coup sur coup, il tomba ensuite dans l'oubli d'où ne réussirent pas à le tirer ceux qui, en 1866, en 1877, le publièrent de nouveau. A la fin du Second Empire, dans les jeunes années de la Troisième République, il ne rencontrait plus qu'indifférence, il n'éveillait plus d'intérêt. « Injuste oubli », dit M. Bray qui le fait paraître une fois de plus en l'accompagnant d'une lumineuse préface où il dégage avec netteté les thèses générales de l'œuvre, celles surtout qui lui semblent valoir encore pour ses concitoyens d'aujourd'hui.

Mais cette préface, tout animée qu'elle soit de sympathie, d'admiration pour cette œuvre du grand historien — œuvre mineure, œuvre d'occasion — suffira-t-elle pour ramener l'attention sur un livre que depuis tantôt cent ans on ne lit plus ?

Certes, on ne saurait méconnaître la noblesse, la générosité, la sincérité fervente de son inspiration. Cet appel à l'union de toutes les classes, cet ardent plaidoyer en faveur de rapports sociaux fondés sur l'amour et non sur l'intérêt, cette foi vibrante en la vertu des âmes simples, cette conviction qu'une nation doit sans cesse puiser dans ses couches populaires les forces qui lui sont nécessaires, qu'elle a plus besoin d'hommes de cœur que de raisonneurs ne peuvent laisser personne indifférent. Et l'on y trouve sur notre civilisation des remarques d'une justesse pénétrante, plus justes peut-être maintenant qu'elles ne pouvaient l'être il y a un siècle. Michelet stigmatise le machinisme, l'éducation livresque, l'abus de l'intellectualisme, la prolifération des lois en termes auxquels nous pouvons souscrire sans hésiter.

Et pourtant il ne semble pas, somme toute, que ces belles idées, ces observations intelligentes aient trouvé dans *Le Peuple* la forme qui leur eût en tout temps assuré des lecteurs. Ces courts chapitres, écrits comme sous l'empire de la fièvre, sont souvent peu cohérents, parfois même obscurs. Ils veulent être trop persuasifs, et irritent. On y trouve trop de pages qui ont vraiment perdu tout intérêt, ou qui ne peuvent en avoir que pour l'historien. Les préventions de Michelet à l'égard de l'étranger agacent quand elles ne font pas sourire. Et nous ne parlons pas du ton que prend son patriotisme. Ce n'est pas pour les étrangers qu'il a écrit.

Un étranger du reste est bien mauvais juge de la valeur que *Le Peuple* peut avoir pour les Français de 1945. Mais à nos yeux l'œuvre que M. Bray nous redonne aurait eu plus d'efficacité si, au lieu d'en publier le texte intégral, il en avait extrait les morceaux les plus actuels, en les reliant comme il a fait pour les quelques citations de sa préface. Le choix n'avait nul besoin d'être parcimonieux. Des chapitres entiers, bien des pages pouvaient être préservées sans coupures, et ce livre, allégé de tout ce qui y est périmé, mort ou faux, n'aurait rebuté aucun lecteur en sympathie avec ses idées fondamentales.

G. BONNARD.

* * *

Poètes du XXe siècle. Textes choisis par Gilbert Guisan. 1 vol., pp. 97, Lausanne, F. Rouge & Cie S. A., 1944. (Editiones helveticæ. Textes français 19).

Publiés sous les auspices de la « Conférence des chefs des Départements cantonaux de l'instruction publique », les textes français des *Editiones helveticæ* sont destinés à nos écoles qui, momentanément, ne peuvent plus faire venir de Paris les éditions de classiques dont elles ont besoin. On trouve donc dans cette nouvelle collection *Le Cid* et *Polyeucte*, *L'Avare* et *Le Bourgeois gentilhomme*, *Andromaque* et *Britannicus*, des fables de La Fontaine, des poésies de Lamartine et d'Hugo. Mais on y trouve autre chose aussi, et qu'il faut se féliciter de voir pénétrer dans nos classes, un choix de Baudelaire par exemple, ou *Le Centaure* de Maurice de Guérin. Les maîtres de français seront sans doute heureux de pouvoir ainsi, de temps à autre, sortir des chemins battus en expliquant avec leurs élèves des œuvres qu'ils n'ont pas encore lues avec eux année après année.

C'est sans doute pour répondre aussi à ce désir d'élargir le champ traditionnel des lectures en classe que M. Guisan offre à ses collègues un choix de poètes du XXe siècle. L'intention est excellente. Sa réalisation, en revanche, nous laisse un peu perplexe.

M. Guisan possède de la poésie française, et de la plus récente en particulier, une connaissance étendue. On peut être assuré que, dans les limites imposées par les éditeurs, son choix est représentatif. Il a tenu, semble-t-il, à ce qu'aucun des poètes marquants de notre temps ne fût absent de son recueil. Il s'est peut-être moins préoccupé de réunir des œuvres qui fussent toutes également accessibles à nos élèves, même à nos gymnasiens. S'est-il demandé si ses collègues mettraient volontiers entre les mains de leurs élèves un volume où les malins trouveraient tant d'occasions de poser d'insidieuses questions ? Car chacun sait que les meilleurs de nos poètes français d'hier, et d'aujourd'hui, se complaisent dans l'énigmatique et l'obscur. Bien souvent leurs poèmes sont passibles d'interprétations diverses entre lesquelles il est difficile de choisir. Et dans le détail de l'expression, que de choses que l'on n'est jamais sûr de comprendre comme il faudrait !

Le maître qui se servira de ce petit livre n'en pourra sans doute jamais lire qu'une partie avec ses élèves. N'aurait-il pas fallu que le reste pût être lu et goûté par eux sans le secours des commentaires de leur maître ? De brèves

introductions aux poèmes les plus difficiles — à ceux de Valéry en particulier — quelques notes expliquant tel ou tel mot employé de façon exceptionnelle, telle ou telle construction surprenante, telle ou telle allusion secrète leur auraient été bien utiles. Nous regrettons que M. Guisan, ou les éditeurs responsables de ces *Editiones helveticæ*, n'y aient pas songé.

G. B.

* * *

Altkeltische Dichtungen aus dem Irisch-Gälischen und Cymrischen übertragen und eingeleitet von Julius Pokorny. 1 vol., pp. 180, Berne, A. Francke AG. Verlag, 1944.

Les celtisants sont rares. Nous n'en connaissons point en Suisse, à part M. Pokorny qui occupait naguère la chaire de celtique à l'Université de Berlin, où il avait succédé à Kuno Meyer, et que les événements ont contraint à venir vivre chez nous. Et pourtant nous aurions un intérêt national à ne pas tout ignorer de la grande civilisation à laquelle appartenaient les Helvètes nos ancêtres et qui a laissé tant de traces dans notre pays. L'anthologie de poésie celtique en traductions allemandes que M. Pokorny vient de publier à Berne est bien faite pour nous aider à y pénétrer. Une préface d'une vingtaine de pages, écrite avec autant de sobriété que de clarté, donne au lecteur l'essentiel de ce qu'il doit savoir des Celtes, de leur histoire, de leur littérature pour être à même de comprendre et d'apprécier les textes qui suivent. Très grand savant, M. Pokorny est poète aussi. C'est en poète qu'il a traduit les cinquante et quelques poésies réunies ici. Leur pouvoir d'évocation de tout un monde disparu est considérable.

Ce monde surprendra tous ceux qui ne connaissent l'âme celte que par ses reflets dans les littératures qui leur sont familières. Ossian, l'Ossian de Macpherson, Fiona Macleod, les poèmes de jeunesse de Yeats, tout autant que les innombrables poèmes français, allemands ou anglais inspirés par la légende d'Arthur, n'en donnent qu'une idée déformée. La gaieté, la bonne humeur, la virilité de ces Celtes d'autrefois, comme du reste M. Pokorny le relève dans sa préface, frappent bien plus que leur occasionnelle mélancolie. La clarté, la netteté des paysages où les poètes les font vivre, la connaissance précise de la nature, des animaux, des oiseaux surtout dont ils donnent partout la preuve n'ont aucun rapport avec les brumes, les lointains vagues, l'imprécision d'Ossian. Et pourtant, plus que les poèmes inspirés par la nature, les saisons, le chant des oiseaux, plus que les chants d'amour ou les monologues dramatiques qui racontent un épisode des légendes de la race, plus que les poésies d'inspiration religieuse, ce sont les élégies et les complaintes qui nous ont surtout frappé. Le sentiment du tragique de l'existence, de la faiblesse de l'homme à l'égard des forces qui l'entourent et se jouent de lui y prend des accents inoubliables. Aussi comprend-on la déformation que subit la littérature celtique lorsque des non-Celtes se mirent à l'exploiter.

G. B.